

Le Vilain Petit Canard

Comme il faisait bon à la campagne ! C'était l'été, le seigle avait déjà jauni, l'avoine verdoyait, le foin était entassé en meules ; dans la prairie verte, une cigogne aux longues jambes se promenait et bavardait en égyptien — elle avait appris cette langue de sa mère. Au-delà des champs et des prés s'étendaient de grandes forêts avec des lacs profonds au cœur du fourré. Oui, il faisait bon à la campagne ! Juste au soleil gisait un vieux domaine, entouré de fossés profonds remplis d'eau ; depuis le bâtiment jusqu'à l'eau poussaient des bardanes, et si grandes que les petits enfants pouvaient se tenir debout sous les plus grandes de leurs feuilles. Au plus épais des bardanes, c'était aussi sombre et sauvage que dans une forêt dense, et c'est là qu'une cane couvait ses œufs. Elle couvait depuis longtemps déjà, et cette occupation commençait à lui peser — on venait peu la voir : les autres canes préfèrent nager dans les fossés plutôt que de rester assises dans les bardanes à cancaner avec elle. Enfin, les coquilles d'œufs craquèrent.

— Pi ! Pi ! — entendit-on sortir d'elles, les jaunes d'œufs prirent vie et poussèrent leurs petits becs hors des coquilles.

— Vite ! Vite ! — cancanna la cane, et les canetons se dépêchèrent, grimpèrent tant bien que mal et commencèrent à regarder autour d'eux, observant les feuilles vertes des bardanes ; la mère ne les en empêcha pas — la lumière verte est bonne pour les yeux.

— Comme le monde est grand ! — dirent les canetons.

Bien sûr ! Maintenant ils avaient beaucoup plus d'espace que lorsqu'ils étaient couchés dans leurs œufs.

— Et vous croyez que voici tout le monde ? — dit la mère. — Non ! Il s'étend loin, très loin, par-delà le jardin, jusqu'au champ du curé, mais moi, je n'y ai jamais mis les pieds de ma vie !... Bon, êtes-vous tous là ? — Et elle se leva. — Ah non, pas tous ! Le plus gros œuf est encore intact ! Quand donc cela finira-t-il ? Vraiment, j'en ai assez.

Et elle se rassit.

— Alors, comment ça va ? — demanda une vieille cane en jetant un coup d'œil.

— Eh bien, il reste encore un œuf ! — répondit la jeune cane. — Je couve, je couve, et rien n'avance ! Mais regarde donc les autres ! Tout simplement charmants ! Ils

ressemblent terriblement à leur père ! Et lui, le vaurien, n'est pas venu me rendre visite une seule fois !

— Attends un peu, que je regarde cet œuf ! — dit la vieille cane. — Peut-être est-ce un œuf de dinde ! On m'a aussi trompée une fois ! Quelle misère ce fut quand j'ai fait éclore les dindonneaux ! Ils ont une peur bleue de l'eau ; j'ai beau annuler, appeler, les pousser dans l'eau — ils n'y vont pas, et voilà tout ! Laisse-moi regarder cet œuf ! Eh bien, c'est ça ! Un œuf de dinde ! Abandonne-le donc et va apprendre aux autres à nager !

— Je vais encore couvrir un peu ! — dit la jeune cane. — J'ai couvé si longtemps que je peux bien couvrir encore un petit moment.

— Comme tu voudras ! — dit la vieille cane, et elle s'en alla. Enfin, la coquille du plus grand œuf craqua.

— Pi ! Pi ! — et en tomba un énorme poussin laid. La cane l'examina.

— Terriblement grand ! — dit-elle. — Et pas du tout semblable aux autres ! Serait-ce un dindonneau ? Quoi qu'il en soit, il fera connaissance avec l'eau, même si je dois l'y pousser de force !

Le lendemain, le temps était magnifique, les bardanes vertes baignaient entièrement dans le soleil. La cane partit vers le fossé avec toute sa famille. Plouf ! — et la cane se retrouva dans l'eau.

— Suivez-moi ! Vite ! — appela-t-elle les canetons, et ceux-ci, l'un après l'autre, plongèrent aussi dans l'eau avec un plouf.

D'abord, l'eau les recouvrit jusqu'à la tête, puis ils reparurent à la surface et nagèrent à merveille. Leurs petites pattes travaillaient à toute allure ; le vilain petit caneton gris ne restait pas en arrière des autres.

— Quel dindonneau serait-ce là ? — dit la cane. — Regardez comme il rame joliment avec ses pattes, comme il se tient droit ! Non, c'est bien mon propre fils ! Et il n'est pas du tout laid, quand on le regarde de près ! Allons, vite, vite, suivez-moi ! Je vais maintenant vous présenter en société : nous irons à la basse-cour. Mais restez bien près de moi, pour que personne ne vous écrase, et méfiez-vous des chats !

Bientôt, ils arrivèrent à la basse-cour. Mon Dieu ! Quel bruit et quel vacarme ! Deux familles se battaient pour une seule tête d'anguille, et finalement celle-ci échut au chat.

— Voilà comment vont les choses en ce bas monde ! — dit la cane en léchant son bec avec sa langue : elle aussi aurait voulu goûter à cette tête d'anguille. — Allez, allez, remuez vos pattes ! — dit-elle aux canetons. — Cancannez et inclinez-vous devant cette vieille cane là-bas ! Elle est la plus importante ici ! Elle est de race espagnole et c'est pourquoi elle est si grasse. Vous voyez, elle a un morceau de tissu rouge à la patte ? Comme c'est joli ! C'est la marque de la plus haute distinction qu'une cane puisse recevoir. Les gens font ainsi comprendre qu'ils ne veulent pas la perdre ; grâce à ce morceau de tissu, les hommes et les animaux la reconnaissent. Allez, vite ! Et ne gardez pas vos pattes collées ! Un caneton bien élevé doit tenir ses pattes écartées et les tourner vers l'extérieur, comme papa et maman ! Voilà ! Inclinez-vous maintenant et cancannez !

Ils firent ainsi, mais les autres canes les dévisagèrent et dirent tout haut :

— Eh bien, voici encore toute une troupe ! Comme s'il n'y en avait pas assez ! Et celui-là, quelle horreur ! Nous ne le supporterons pas !

Aussitôt, une cane s'élança et lui donna un coup de bec dans le cou.

— Laissez-le ! — dit la mère cane. — Il ne vous a rien fait !

— Certes, mais il est si grand et si étrange ! — répondit la querelleuse. — Il faut absolument lui donner une bonne leçon !

— Tes petits sont charmants ! — dit la vieille cane avec le morceau de tissu rouge à la patte. — Tous sont très gentils, sauf un... Celui-ci a raté ! Il faudrait le refaire !

— Impossible, Votre Grâce ! — répondit la mère cane. — Il est laid, mais il a un bon cœur, et il nage pas moins bien, j'ose même dire mieux que les autres. Je pense qu'il grandira, embellira ou deviendra avec le temps plus petit. Il est resté trop longtemps dans l'œuf, voilà pourquoi il n'est pas tout à fait réussi. — Et elle passa son bec sur les plumes du grand caneton. — De plus, c'est un mâle, et la beauté ne lui est pas aussi nécessaire. Je pense qu'il prendra des forces et se frayera son chemin !

— Les autres canetons sont très, très gentils ! — dit la vieille cane. — Eh bien, faites comme chez vous, et si vous trouvez une tête d'anguille, vous pourrez me l'apporter.

Alors ils commencèrent à se comporter comme chez eux. Seul le pauvre caneton, qui était éclos le dernier et était si laid, était picoré, poussé et accablé de moqueries par absolument tout le monde — canes et poules.

— Il est vraiment trop grand ! — disaient tous, tandis que le dindon, né avec des éperons aux pattes et s'imaginant pour cela être un empereur, se gonfla et, tel un navire toutes voiles dehors, fonça sur le caneton, le regarda et cancanna furieusement ; sa crête était toute gonflée de sang. Le pauvre caneton ne savait tout simplement que faire, comment se comporter. Et fallait-il qu'il naquît ainsi, devenu la risée de toute la basse-cour !

Ainsi passa le premier jour, puis les choses allèrent encore plus mal. Tous chassaient le pauvre petit, même ses frères et sœurs lui disaient avec colère : « Pourvu qu'un chat t'emporte, insupportable monstre ! » — et la mère ajoutait : « Que je ne te voie plus jamais de mes yeux ! » Les canes le picoraien, les poules le pinçaient, et la servante qui donnait à manger aux oiseaux le poussait du pied.

Le caneton n'y tint plus, traversa la cour en courant et — par-dessus la haie ! De petits oiseaux s'envolèrent effrayés des buissons.

« Ils ont eu peur de moi — tant je suis laid ! » — pensa le caneton, et il continua de courir les yeux fermés, jusqu'à ce qu'il se retrouvât dans un marais où vivaient des canes sauvages. Fatigué et triste, il y resta assis toute la nuit.

Au matin, les canes sortirent de leurs nids et aperçurent leur nouveau compagnon.

— Qui es-tu ? — demandèrent-elles, et le caneton tournoyait, saluant de tous côtés comme il pouvait.

— Tu es affreusement laid ! — dirent les canes sauvages. — Mais cela nous est égal, seulement n'aie pas l'idée de t'allier à nous !

Pauvre petit ! Où pouvait-il bien songer à cela ! Pourvu qu'on lui permît de rester assis là parmi les roseaux et de boire un peu d'eau du marais.

Il passa deux jours dans le marais, le troisième arrivèrent deux oisons sauvages. Ils venaient récemment d'éclore de leurs œufs et marchaient donc avec beaucoup de fierté.

— Écoute, camarade ! — dirent-ils. — Tu es tellement difforme que, vraiment, tu nous plais ! Veux-tu errer avec nous et être un oiseau libre ? Non loin d'ici, dans un autre marais, vivent de très jolies jeunes oies sauvages. Elles savent dire « rap, rap ! » Tu es si difforme que — qui sait — tu pourrais avoir beaucoup de succès auprès d'elles !

« Pif ! paf ! » — retentit soudain au-dessus du marais, et les deux oisons tombèrent morts dans les roseaux : l'eau se colora de sang. « Pif ! paf ! » — retentit de nouveau, et des roseaux s'éleva toute une volée d'oies sauvages. La fusillade

commença. Les chasseurs encerclèrent le marais de tous côtés ; certains étaient perchés dans les branches des arbres surplombant le marais. Une fumée bleue enveloppait les arbres comme des nuages et rampait au-dessus de l'eau. Des chiens de chasse pataugeaient dans le marais ; les roseaux oscillaient d'un côté à l'autre. Le pauvre caneton était entre la vie et la mort de frayeur et voulait juste cacher sa tête sous son aile, quand soudain — devant lui se tenait un chien de chasse, la langue pendante et les yeux brillants de méchanceté. Il approcha sa gueule du caneton, découvrit ses dents aiguës et — clac, clac — repartit plus loin.

— Dieu merci ! — reprit-il son souffle

Le caneton. — Dieu soit loué ! Je suis si laid que même un chien ne veut pas me mordre !

Et il se tapit dans les roseaux ; au-dessus de sa tête, des plombs sifflaient sans cesse, des coups de feu retentissaient.

La fusillade ne cessa qu'au soir, mais le caneton eut longtemps peur de bouger. Plusieurs heures encore s'écoulèrent avant qu'il n'osât se lever, regarder autour de lui et se mettre à courir plus loin à travers champs et prairies. Le vent soufflait avec une telle force que le caneton pouvait à peine avancer.

Vers la nuit, il parvint jusqu'à une pauvre cahute. La cahute était si délabrée qu'elle était prête à tomber, sans savoir de quel côté, et c'est pourquoi elle tenait debout. Le vent emportait le caneton — il devait s'appuyer sur le sol avec sa queue !

Cependant, le vent redoublait de violence ; que faire pour le caneton ?

Heureusement, il remarqua que la porte de la cahute avait quitté l'un de ses gonds et pendait tout de travers : on pouvait facilement se glisser par cette fente dans la cahute. C'est ce qu'il fit.

Dans la cahute vivait une vieille femme avec un chat et une poule. Elle appelait le chat « mon petit fils » ; il savait arrondir le dos, ronronner et même lancer des étincelles quand on le caressait à rebrousse-poil. La poule avait de petites pattes très courtes, aussi l'avait-on surnommée « Courte-Pattes » ; elle pondait assidûment des œufs, et la vieille femme l'aimait comme sa fille.

Au matin, on remarqua l'étranger : le chat se mit à ronronner, et la poule à caqueter.

— Qu'y a-t-il ? — demanda la vieille femme ; elle regarda tout autour d'elle et aperçut le caneton, mais, à cause de sa cécité, elle le prit pour une grosse cane égarée loin de chez elle.

— Quelle trouvaille ! — dit la vieille femme. — Maintenant, j'aurai des œufs de canard, pourvu que ce ne soit pas un jars. Eh bien, nous verrons, nous ferons l'essai !

On admit donc le caneton à l'essai, mais trois semaines passèrent sans qu'aucun œuf n'apparût. Le maître de la maison était le chat, et la maîtresse, la poule, et tous deux disaient toujours : « Nous et le monde ! » Ils se considéraient comme la moitié de l'univers entier, et qui plus est, la meilleure moitié. Au caneton, il semblait qu'on pût avoir là-dessus une autre opinion. La poule, cependant, ne le toléra point.

— Sais-tu pondre des œufs ? — demanda-t-elle au caneton.

— Non !

— Alors, tiens ta langue en laisse !

Et le chat demanda :

— Sais-tu arrondir le dos, ronronner et lancer des étincelles ?

— Non !

— Alors, ne te mêle pas de donner ton avis quand parlent des gens sensés !

Et le caneton restait assis dans un coin, hérissé. Soudain, il se souvint de l'air frais et du soleil, et il éprouva un désir terrible de nager. Il n'y tint plus et le dit à la poule.

— Mais qu'as-tu donc ? — demanda-t-elle. — Tu ne fais rien, voilà pourquoi ces idées folles te montent à la tête ! Pond des œufs ou ronronne — et ta folie passera !

— Ah, nager sur l'eau est si agréable ! — dit le caneton. — Et quel plaisir de plonger la tête la première au plus profond !

— Beau plaisir indeed ! — dit la poule. — Tu es complètement fou ! Demande au chat — il est plus sage que tous ceux que je connais — si nager ou plonger lui plaît ! Pour moi-même, je ne dis rien ! Demande enfin à notre vieille dame maîtresse : il n'y a personne de plus sage qu'elle en ce monde ! Selon toi, aurait-elle envie, elle aussi, de nager ou de plonger la tête la première ?

— Vous ne me comprenez pas ! — dit le caneton.

— Si nous ne te comprenons pas, qui donc te comprendra ! Eh bien, veux-tu être plus sage que le chat et la maîtresse, sans parler de moi ? Ne fais pas l'idiot, mais remercie plutôt le Créateur pour tout ce qu'on a fait pour toi ! On t'a accueilli,

réchauffé, tu es entouré d'une société où tu peux apprendre quelque chose, mais toi, tu es une tête vide, et cela ne vaut même pas la peine de te parler ! Crois-moi ! Je te veux du bien, c'est pourquoi je te gronde : c'est ainsi qu'on reconnaît les vrais amis ! Efforce-toi donc de pondre des œufs ou apprends à ronronner et à lancer des étincelles !

— Je pense qu'il vaut mieux que je parte d'ici, où que mes yeux me portent ! — dit le caneton.

— Va avec Dieu ! — répondit la poule.

Et le caneton s'en alla, nagea et plongea la tête la première, mais tous les animaux continuaient comme auparavant à le mépriser pour sa laideur.

L'automne arriva ; les feuilles des arbres jaunirent et brunirent ; le vent les saisissait et les faisait tourbillonner dans les airs ; là-haut, dans le ciel, il faisait si froid que de lourds nuages semaient de la grêle et de la neige, et sur la haie, un corbeau était perché, croassant de froid à plein gosier. Brr ! On gèlerait rien qu'à penser à un tel froid ! Le pauvre caneton était bien malheureux.

Un soir, alors que le soleil brillait encore si splendidement dans le ciel, toute une troupe de merveilleux grands oiseaux s'éleva derrière les buissons ; le caneton n'avait jamais vu de si beaux spécimens : ils étaient tous blancs comme neige, avec de longs cous souples ! C'étaient des cygnes. Ils poussèrent un cri étrange, battirent de leurs magnifiques grandes ailes et s'envolèrent des prairies froides vers les contrées chaudes, au-delà de la mer bleue. Ils s'élevèrent très haut, très haut, et une émotion étrange saisit le pauvre caneton. Il tournoya dans l'eau comme une toupie, étira son cou et poussa lui aussi un cri si fort et si étrange qu'il en fut effrayé lui-même. Les merveilleux oiseaux ne sortaient pas de sa pensée, et lorsqu'ils eurent totalement disparu de sa vue, il plongea jusqu'au fond, reparut à la surface et fut comme hors de lui. Le caneton ne savait pas comment s'appelaient ces oiseaux, ni où ils volaient, mais il les aimait comme il n'avait encore aimé personne. Il ne leur enviait pas leur beauté : l'idée même de souhaiter leur ressembler ne pouvait lui venir à l'esprit ; il aurait été heureux simplement que les canards ne le repoussent pas. Pauvre caneton laid !

Or, l'hiver était froid, très froid. Le caneton devait nager dans l'eau sans relâche pour empêcher qu'elle ne gelât complètement, mais chaque nuit, l'espace libre de glace devenait de plus en plus petit. Il gelait à tel point que la croûte de glace craquait. Le caneton travaillait sans relâche de ses pattes, mais finalement, épuisé, il s'arrêta et fut entièrement glacé.

De bon matin, un paysan passa par là, vit le caneton pris dans la glace, brisa la glace avec son sabot de bois et rapporta l'oiseau chez lui à sa femme. On réchauffa le caneton.

Mais voilà que les enfants voulurent jouer avec lui, et lui, s'imaginant qu'ils voulaient lui faire du mal, se précipita de frayeur droit dans le pot à lait — tout le lait se renversa. La femme poussa un cri et leva les bras ; entre-temps, le caneton s'envola dans la baratte au beurre, puis de là — dans le tonneau à farine. Mon Dieu, à quoi ressemblait-il ! La femme hurlait et le poursuivait avec une pince à charbon, les enfants couraient, se bousculant mutuellement, riaient et criaient. Heureusement, la porte était ouverte : le caneton s'enfuit, se jeta dans les buissons directement sur la neige fraîchement tombée et resta longtemps, longtemps étendu là, presque sans connaissance.

Il serait trop triste de décrire toutes les infortunes du caneton durant cet hiver rigoureux. Lorsque enfin le soleil réchauffa de nouveau la terre de ses rayons chaleureux, il gisait dans le marais, parmi les roseaux. Les alouettes chantèrent, le beau printemps était arrivé.

Le caneton battit des ailes et s'envola ; maintenant, ses ailes bruissaient et étaient bien plus fortes qu'auparavant. Il n'eut pas le temps de reprendre ses esprits qu'il se trouva déjà dans un grand jardin. Les pommiers étaient tous en fleurs, le lilas parfumé inclinait ses longues branches vertes au-dessus du canal sinueux.

Ah, comme c'était beau ici, comme cela sentait le printemps ! Soudain, trois merveilleux cygnes blancs émergèrent des roseaux. Ils nageaient si légèrement et si doucement qu'on eût dit qu'ils glissaient sur l'eau. Le caneton reconnut les beaux oiseaux, et une tristesse étrange le saisit.

« Je vais voler vers ces oiseaux royaux ; ils me tueront sûrement pour mon audace, pour avoir osé, moi si laid, m'approcher d'eux, mais tant pis ! Mieux vaut être tué par eux que d'endurer les coups de bec des canards et des poules, les poussées de la gardienne de basse-cour, et de souffrir le froid et la faim en hiver ! »

Et il descendit dans l'eau et nagea à la rencontre des beaux cygnes, qui, l'ayant aperçu, se dirigèrent également vers lui.

— Tuez-moi ! — dit le pauvre petit, et il baissa la tête, attendant la mort, mais que vit-il donc dans l'eau pure comme un miroir ? Son propre reflet, mais il n'était plus un oiseau laid gris foncé, il était — un cygne !

Peu importe de naître dans un nid de canard, si l'on est éclos d'un œuf de cygne !

Maintenant, il était heureux d'avoir enduré tant de chagrins et de malheurs : il pouvait mieux apprécier désormais son bonheur et toute la splendeur qui l'entourait. Les grands cygnes nageaient autour de lui et le caressaient, lissant ses plumes de leurs becs.

De petits enfants accoururent dans le jardin ; ils se mirent à lancer aux cygnes des miettes de pain et des grains, et le plus petit d'entre eux s'écria :

— Nouveau, nouveau !

Et tous les autres reprirent en chœur :

— Oui, nouveau, nouveau ! — ils battaient des mains et dansaient de joie ; puis ils coururent chercher leur père et leur mère, et recommencèrent à jeter dans l'eau des miettes de pain et de gâteau.

Tous disaient que le nouveau était le plus beau de tous. Si jeune, si adorable !

Et les vieux cygnes inclinèrent la tête devant lui.

Quant à lui, il fut tout confus et cacha sa tête sous son aile, sans savoir pourquoi. Il était trop heureux, mais nullement orgueilleux : un bon cœur ne connaît pas l'orgueil, se souvenant du temps où tous le méprisaient et le chassaient. Et

maintenant, tous disent qu'il est le plus beau parmi les beaux oiseaux ! Le lilas inclinait vers lui, au-dessus de l'eau, ses branches parfumées ; le soleil brillait si magnifiquement... Et soudain, ses ailes frémirent, son cou élancé se redressa, et de sa poitrine s'échappa un cri de joie :

— Non, je n'avais même pas rêvé d'un tel bonheur lorsque j'étais encore un vilain petit canard !